

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

De L'Esprit Des Loix

Ou Du Rapport Que Les Loix Doivent Avoir Avec La Constitution De
Chaque Gouvernement, Les Moeurs, Le Climat, La Religion, Le Commerce,
&c.

Montesquieu, Charles de

Amsterdam, 1749

Livre Quatrieme. Que Les Loix De L'Education Doivent Etre Relatives Aux
Principes Du Gouvernement. Chapitre Premier. Des Loix de L'Education.
Chapitre II. De L'Education dans les Monarchies.

urn:nbn:de:gbv:45:1-600



LIVRE QUATRIEME.

QUE LES

LOIX DE L'EDUCATION

DOIVENT ETRE RELATIVES

AUX

PRINCIPES DU GOUVERNEMENT.

CHAPITRE PREMIER.

Des LOIX de L'EDUCATION.

LES *Loix de l'Education* sont les premières que nous recevons ; & comme elles nous préparent à être Citoyens, chaque Famille particulière doit être gouvernée sur le plan de la grande Famille qui les comprend toutes.

Si le Peuple en général a un principe, les parties qui le composent, c'est-à-dire, les Familles, l'auront aussi. Les loix de l'Education seront donc différentes dans chaque espèce de Gouvernement ; dans les Monarchies elles auront pour objet l'Honneur, dans les Républiques la Vertu, dans le Despotisme la Crainte.

CHAPITRE II.

De L'EDUCATION dans les MONARCHIES.

CE n'est point dans les Maisons publiques où l'on instruit l'enfance, que l'on reçoit dans les Monarchies la principale Education ; c'est lorsque l'on entre dans le Monde, que l'éducation en quelque façon commence. Là est l'école de ce que l'on appelle l'*Honneur*, ce maître universel qui doit par-tout nous conduire.

C'est là que l'on voit & que l'on entend toujours dire trois choses, *qu'il faut mettre dans les Vertus une certaine noblesse, dans les Mœurs une certaine franchise, dans les manières une certaine politesse.*

Les

LIVRE
QUA-
TRIEME,
Chap. I.
Et II.

LIVRE
QUATRIÈME.
Chap. II.

Les Vertus qu'on nous y montre sont toujours moins ce que l'on doit aux autres, que ce que l'on se doit à soi-même; elles ne sont pas tant ce qui nous appelle vers nos Concitoyens, que ce qui nous en distingue.

On n'y juge pas les actions des hommes comme bonnes, mais comme belles, non comme justes, mais comme grandes; non comme raisonnables, mais comme extraordinaires.

Dès que l'Honneur y peut trouver quelque chose de noble, il est ou le Juge qui les rend légitimes, ou le Sophiste qui les justifie.

Il permet la galanterie, lorsqu'elle est unie à l'idée du sentiment du cœur, ou à l'idée de conquête; & c'est la vraie raison pour laquelle les Mœurs ne sont jamais si pures dans les Monarchies que dans les Gouvernemens Républicains.

Il permet la ruse, lorsqu'elle est jointe à l'idée de la grandeur de l'esprit, ou de la grandeur des affaires, comme dans la Politique, dont les fineses ne l'offensent pas.

Il ne défend l'adulation que lorsqu'elle est séparée de l'idée d'une grande fortune, & n'est jointe qu'au sentiment de sa propre bassesse.

A l'égard des Mœurs, j'ai dit que l'Education des Monarchies doit y mettre une certaine franchise. On y veut donc de la vérité dans les discours. Mais est-ce par amour pour elle? point du tout. On la veut, parce qu'un homme qui est accoutumé à la dire paroît être hardi & libre. En effet, un tel homme semble ne dépendre que des choses, & non pas de la manière dont un autre les reçoit.

C'est ce qui fait qu'autant que l'on y recommande cette espèce de franchise, autant on y méprise celle du Peuple, qui n'a que la Vérité & la Simplicité pour objet.

Enfin, l'Education dans les Monarchies exige dans les manières une certaine politesse. Les hommes nés pour vivre ensemble, sont nés aussi pour se plaire; & celui qui n'observeroit pas les bienséances, choquant tous ceux avec qui il vivroit, se décréditeroit au point qu'il deviendroit incapable de faire aucun bien.

Mais ce n'est pas d'une source si pure que la Politesse a coutume de tirer son origine. Elle naît de l'envie de se distinguer. C'est par orgueil que nous sommes polis: nous nous sentons flattés d'avoir des manières qui prouvent que nous ne sommes pas dans la bassesse, & que nous n'avons pas vécu avec cette sorte de gens que l'on a abandonnés dans tous les âges.

Dans les Monarchies, la Politesse est naturalisée à la Cour. Un homme excessivement grand rend tous les autres petits. Delà les égards que l'on doit à tout le monde; delà naît la Politesse, qui flatte autant ceux qui sont polis que ceux à l'égard de qui ils le sont, parce qu'elle fait comprendre qu'on est de la Cour, ou qu'on est digne d'en être.

L'air de la Cour consiste à quitter sa grandeur propre pour une grandeur empruntée. Celle-ci flatte plus un Courtisan que la sienne même. Elle donne une certaine modestie superbe qui se répand au loin, mais dont l'orgueil diminue insensiblement, à proportion de la distance où l'on est de la source de cette grandeur.

On

On trouve à la Cour une délicatesse de goût en toutes choses, qui vient d'un usage continuel des superfluités d'une grande fortune, de la variété, & sur-tout de la lassitude des plaisirs, de la multiplicité, de la confusion même des fantaisies, qui lorsqu'elles sont agréables y sont toujours reçues.

LIVRE
QUATRIÈME.
Chap. II.

C'est sur toutes ces choses que l'Education se porte pour faire ce qu'on appelle l'honnête-homme, qui a toutes les qualités & toutes les Vertus que l'on demande dans ce Gouvernement.

Là, l'Honneur se mêlant par-tout, entre dans toutes les façons de penser & toutes les manières de sentir, & dirige même les principes.

Cet Honneur bizarre fait que les Vertus ne sont que ce qu'il veut, & comme il les veut; il met de son chef des règles à tout ce qui nous est prescrit; il étend ou il borne nos devoirs à sa fantaisie, soit qu'ils aient leur source dans la Religion, dans la Politique, ou dans la Morale.

Il n'y a rien dans la Monarchie que les Loix, la Religion & l'Honneur prescrivent tant que l'obéissance aux volontés du Prince; mais cet Honneur nous dicte que le Prince ne doit jamais nous prescrire une action qui nous deshonne, parce qu'elle nous rendroit incapable de le servir.

Gruillon refusa d'assassiner le *Duc de Guise*, mais il offrit à *Henri III.* de se battre contre lui. Après la Saint Barthélémi, *Charles IX.* ayant écrit à tous les Gouverneurs de faire massacrer les Huguenots, le Vicomte *Dorte*, qui commandoit dans Bayonne, écrivit au Roi (a). „ *SIRE*, je n'ai trouvé parmi les Habitans & les Gens de Guerre, que de bons Citoyens, de braves Soldats, & pas un Bourreau; ainsi eux & moi supplions Votre Majesté d'employer nos bras & nos vies à choses faisables. Ce grand & généreux courage regardoit une lâcheté comme une chose impossible.

ou Louis 14?

(a) Voy.
l'Histoire de
d'Aubigné.

Il n'y a rien que l'Honneur prescrive plus à la Noblesse que de servir le Prince à la Guerre. En effet c'est la profession distinguée, parce que ses hazards, ses succès & ses malheurs même conduisent à la grandeur. Mais en imposant cette loi, l'honneur veut en être l'arbitre, & s'il se trouve choqué, il exige ou permet qu'on se retire chez soi.

Il veut qu'on puisse indifféremment aspirer aux Emplois ou les refuser; il tient cette liberté au-dessus de la fortune même.

L'Honneur a donc ses règles suprêmes, & l'éducation est obligée de s'y conformer. Les principales sont, qu'il nous est bien permis de faire cas de notre fortune, mais qu'il nous est souverainement défendu d'en faire aucun de notre vie.

La seconde est, que lorsque nous avons été une fois placés dans un rang, nous ne devons rien faire ni souffrir qui fasse voir que nous nous tenons inférieurs à ce rang même.

La troisième, que les choses que l'Honneur défend sont plus rigoureusement défendues lorsque les Loix ne concourent point à les proscrire, & que celles qu'il exige sont plus fortement exigées lorsque les Loix ne les demandent pas.



LIVRE
QUA-
TRIÈME,
Chap. III.
& IV.

CHAPITRE III.

De L'EDUCATION dans le Gouvernement DESPOTIQUE.

COMME l'Education dans les Monarchies ne travaille qu'à élever le cœur, elle ne cherche qu'à l'abaisser dans les Etats Despotiques. Il faut qu'elle y soit servile; ce sera un bien même dans le commandement de l'avoir eue telle, personne n'y étant tyran sans être en même tems esclave.

L'extrême obéissance suppose de l'ignorance dans celui qui obéit; elle en suppose même dans celui qui commande, il n'a point à délibérer, à douter, ni à raisonner; il n'a qu'à vouloir.

Dans les Etats Despotiques chaque maison est un Empire séparé. L'Education qui consiste principalement à vivre avec les autres, y est donc très bornée; elle se réduit à mettre la crainte dans le cœur, & à donner à l'esprit la connoissance de quelques principes de Religion fort simples. Le savoir y sera dangereux, l'émulation funeste; & pour les Vertus, *Aristote* ne peut croire qu'il y en ait quelqu'une de propre aux Esclaves (a); ce qui borneroit bien l'éducation dans ce Gouvernement.

(a) Poli-
tiq. Liv. I.

L'Education y est donc en quelque façon nulle; il faut ôter tout, afin de donner quelque chose, & commencer par faire un mauvais Sujet pour faire un bon Esclave.

Eh! pourquoi l'Education s'attacheroit-elle à y former un bon Citoyen qui prît part au malheur public? S'il aimoit l'Etat, il seroit tenté de relâcher les ressorts du Gouvernement; s'il ne réussissoit pas, il se perdrait; s'il réussissoit, il courroit risque de se perdre, lui, le Prince & l'Empire.

CHAPITRE IV.

Différence des effets de L'EDUCATION chez les ANCIENS & parmi nous.

LA plupart des Peuples Anciens vivoient dans des Gouvernemens qui ont la Vertu pour principe, & lorsqu'elle y étoit dans sa force, on y faisoit des choses que nous ne voyons plus aujourd'hui & qui étonnent nos petites ames.

Leur Education avoit un autre avantage sur la nôtre; elle n'étoit jamais démentie. *Epaminondas*, la dernière année de sa vie, disoit, écoutoit, voyoit, faisoit les mêmes choses que dans l'âge où il avoit commencé d'être instruit.

Aujourd'hui nous recevons trois Educations, différentes ou contraires; celle



celle de nos Pères, celle de nos Maîtres, celle du monde. Ce qu'on nous dit dans la dernière renverse toutes les idées des premières. Cela vient en quelque partie du contraste qu'il y a parmi nous entre les engagements de la Religion & ceux du monde; chose que les Anciens ne connoissoient pas.

LIVRE
QUA-
TRIÈME.
Chap. V.
ES VI.

CHAPITRE V.

De l'Éducation dans le Gouvernement REPUBLICAIN.

C'EST dans le Gouvernement Républicain que l'on a besoin de toute la puissance de l'Éducation. La crainte des Gouvernemens Despotiques naît d'elle-même parmi les menaces & les châtimens; l'Honneur des Monarchies est favorisé par les passions & les favorise à son tour: mais la Vertu est un renoncement à soi-même, qui est toujours une chose très pénible.

On peut définir cette Vertu, l'amour des Loix & de la Patrie. Cet amour demandant une préférence continuelle de l'Intérêt public au sien propre, donne toutes les Vertus particulières; elles ne sont que cette préférence.

Cet amour est singulièrement affecté aux Démocraties. Dans elles seules le Gouvernement est confié à chaque Citoyen. Or le Gouvernement est comme toutes les choses du monde: pour les conserver il faut l'aimer.

On n'a jamais ouï dire que les Rois n'aimassent pas la Monarchie, & que les Despotes haïssent le Despotisme.

Tout dépend donc d'établir dans la République cet amour, & c'est à l'inspirer que l'Éducation doit être attentive; mais pour que les enfans puissent l'avoir il y a un moyen sûr, c'est que les Pères l'ayent eux-mêmes.

On est ordinairement le maître de donner à ses enfans ses connoissances; on l'est encore plus de leur donner ses passions.

Si cela n'arrive pas, c'est que ce qui a été fait dans la maison paternelle est détruit par les impressions du dehors.

Ce n'est point le Peuple naissant qui dégénère; il ne se perd que lorsque les hommes-faits sont déjà corrompus.

CHAPITRE VI.

De quelques Institutions des GRECS.

LES Anciens Grecs pénétrés de la nécessité que les Peuples qui vivoient sous un Gouvernement populaire fussent élevés à la Vertu, firent pour l'inspirer des institutions singulières. Quand vous voyez dans la vie de *Lycurgue* les Loix qu'il donna aux Lacédémoniens, vous croyez lire l'Histoire de *Sévarambes*. Les Loix de Crète étoient l'original de celles de Lacédémone, & celles de *Platon* en étoient la correction.



LIVRE
QUA-
TRIÈME.
Chap. VJ.

Je prie qu'on fasse un peu d'attention à l'étendue du génie qu'il falut à ces Législateurs, pour voir qu'en choquant tous les usages reçus, en confondant toutes les Vertus, ils montreroient à l'Univers leur Sagesse. *Lycurgue* mêlant le larcin avec l'esprit de justice, le plus dur esclavage avec l'extrême liberté, les sentimens les plus atroces avec la plus grande modération, donna de la stabilité à sa Ville. Il sembla lui ôter toutes les ressources, les Arts, le Commerce, l'Argent, les Murailles: on y a de l'ambition sans espérance d'être mieux; on y a les sentimens naturels, & on n'y est ni Enfant, ni Mari, ni Père; la pudeur même est ôtée à la chasteté. C'est par ces chemins que *Sparte* est menée à la grandeur & à la gloire; mais avec une telle infailibilité de ses institutions, qu'on n'obtenoit rien contre elle en gagnant des Batailles, si on ne parvenoit à lui ôter sa police (1).

La Crète & la Laconie furent gouvernées par ces Loix. Lacédémone céda la dernière aux Macédoniens, & la Crète (2) fut la dernière proie des Romains. Les Samnites eurent ces mêmes institutions, & elles furent pour ces Romains le sujet de vingt-quatre triomphes (3).

(1) Florus,
Liv. 1.

Cet extraordinaire que l'on voyoit dans les Institutions de la Grèce, nous l'avons vu dans la lie & la corruption de nos Temps modernes (3). Un Législateur honnête-homme a formé un Peuple où la probité paroît aussi naturelle que la bravoure chez les Spartiates. Mr. *Pen* est un véritable *Lycurgue*; & quoique le premier ait eu la Paix pour objet, comme l'autre a eu la Guerre, ils se ressemblent dans la voie singulière où ils ont mis leur Peuple, dans l'ascendant qu'ils ont eu sur des hommes libres, dans les préjugés qu'ils ont vaincus, dans les passions qu'ils ont soumises.

Le *Paragay* peut nous fournir un autre exemple. On a voulu en faire un crime à la Société qui regarde le plaisir de commander comme le seul bien de la vie; mais il fera toujours beau de gouverner les Hommes en les rendant plus heureux (4).

Il est glorieux pour elle d'avoir été la première qui ait montré dans ces Contrées l'idée de la Religion jointe à celle de l'Humanité. En réparant les dévastations des Espagnols, elle a commencé à guérir une des grandes plaies qu'ait encore reçue le Genre-humain.

Un sentiment exquis pour tout ce qu'elle appelle Honneur, son zèle pour une Religion qui humilie bien plus ceux qui l'écoutent que ceux qui la prêchent, lui ont fait entreprendre de grandes choses; & elle y a réussi. Elle a retiré des bois des Peuples dispersés, elle leur a donné une subsistance assurée, elle les a vêtus; & quand elle n'auroit fait par-là qu'augmenter l'industrie parmi les Hommes, elle auroit beaucoup fait.

Ceux qui voudront faire des institutions pareilles, établiront la communauté

(1) *Philopœmen* contraignit les Lacédémoniens d'abandonner la manière de nourrir leurs enfans, sachant bien que sans cela ils auroient toujours une ame grande & le cœur haut. *Plutarq.* vie de *Philopœmen*. Voy. *Tite-Live*, Liv. 38.

(2) Elle défendit pendant trois ans ses Loix & sa Liberté. Voyez les Liv. 98. 99. & 100. de *Tite-Li-*

ve dans l'Épître de *Florus*; elle fit plus de résistance que les plus grands Rois.

(3) *In sacro Romuli*, Cicéron.

(4) Les Indiens du *Paragay* ne dépendent point d'un Seigneur particulier, ne payent qu'un cinquième des Tributs, & ont des armes à feu pour se défendre.

nauté des biens de la République de *Platon*, ce respect qu'il demandoit pour les Dieux, cette séparation d'avec les Etrangers pour la conservation des Mœurs, & la Cité faisant le Commerce & non pas les Citoyens: ils donneront nos Arts sans notre Luxe, & nos besoins sans nos desirs.

Ils proscrirent l'Argent, dont l'effet est de grossir la fortune des Hommes au-delà des bornes que la Nature y avoit mises, d'apprendre à conserver inutilement ce qu'on avoit amassé de même, de multiplier à l'infini les desirs, & de suppléer à la Nature qui nous avoit donné des moyens très bornés d'irriter nos passions & de nous corrompre les uns les autres.

„ Les *Epidamniens* (a) sentant leurs Mœurs se corrompre par leur communication avec les Barbares, élurent un Magistrat pour faire tous les „ marchés au nom de la Cité & pour la Cité”. Pour lors le Commerce ne corrompt pas la Constitution, & la Constitution ne prive pas la Société des avantages du Commerce.

LIVRE
QUATRIÈME.

Chap. VII.
& VIII.

(a) Plutarque, Demander des choses Grecques.

CHAPITRE VII.

En quels cas ces INSTITUTIONS singulières peuvent être bonnes.

Ces sortes d'Institutions peuvent convenir dans les Républiques, parce que la Vertu en est la principe; mais pour porter à l'Honneur dans les Monarchies, ou pour inspirer de la Crainte dans les Etats Despotiques, il ne faut pas tant de soins.

Elles ne peuvent d'ailleurs avoir lieu que dans un petit Etat (1), où l'on peut donner une Education générale, & élever tout un Peuple comme une Famille.

Les Loix de *Minos*, de *Lycurque* & de *Platon*, supposent une attention singulière de tous les Citoyens les uns sur les autres. On ne peut se promettre cela dans la confusion, dans les négligences, dans l'étendue des affaires d'un grand Peuple.

Il faut, comme on l'a dit, bannir l'argent dans ces Institutions. Mais dans les grandes Sociétés, le nombre, la variété, l'embaras, l'importance des affaires, la facilité des achats, la lenteur des échanges, demandent une mesure commune. Pour porter par-tout sa Puissance, ou la défendre par-tout, il faut avoir ce à quoi les Hommes ont attaché par-tout la Puissance.

CHAPITRE VIII.

Explication d'un Paradoxe des Anciens par rapport aux Mœurs.

P*Olybe*, le judicieux *Polybe*, nous dit que la Musique étoit nécessaire pour adoucir les Mœurs des *Arcades*, qui habitoient un País où l'air est triste

(1) Comme étoient les Villes de la Grèce.



LIVRE
QUATRIÈME.

Chap. VIII.

(a) Vie de
Pelopidas.

(b) Liv. 5.
Dits mémo-
rables.

(c) Politiq.
Liv. 3.
chap. 4.

(d) Liv. II.

(e) Aristote,
Politiq.
Liv. 10.

te & froid; que ceux de *Cynète* qui négligèrent la Musique, surpassèrent en cruauté tous les Grecs, & qu'il n'y a point de Ville où l'on ait vu tant de crimes. *Platon* ne craint point de dire que l'on ne peut faire de changement dans la Musique, qui n'en soit un dans la constitution de l'Etat. *Aristote*, qui semble n'avoir fait sa Politique que pour opposer ses sentimens à ceux de *Platon*, est pourtant d'accord avec lui touchant la puissance de la Musique sur les Mœurs. *Théophraste*, *Plutarque* (a), tous les Anciens ont pensé de même. Ce n'est point une opinion jetée sans réflexion; c'est un des principes de leur Politique (1). C'est ainsi qu'ils donnoient des Loix, c'est ainsi qu'ils vouloient qu'on gouvernât les Cités.

Je crois que je pourrois expliquer ceci. Il faut se mettre dans l'esprit que dans les Villes Grèques, sur-tout celles qui avoient pour principal objet la Guerre, tous les travaux & toutes les professions qui pouvoient conduire à gagner de l'argent, étoient regardés comme indignes d'un homme libre.

La plupart des Arts, dit *Xénophon* (b), corrompent le corps de ceux qui les exercent; ils obligent de s'asseoir à l'ombre ou près du feu. On n'a de tems ni pour ses amis ni pour la République. Ce ne fut que dans la corruption de quelques Démocraties que les Artisans parvinrent à être Citoyens. C'est ce qu'*Aristote* (c) nous apprend, & il soutient qu'une bonne République ne leur donnera jamais le droit de Cité (2).

L'Agriculture étoit encore une profession servile, & ordinairement c'étoit quelque Peuple vaincu qui l'exerçoit. Les *Ilotes* chez les Lacédémoniens, les *Périéciens* chez les Crétois, les *Pénéstes* chez les Thessaliens, d'autres (3) Peuples esclaves dans d'autres Républiques.

Enfin tout bas Commerce (4) étoit infame chez les Grecs. Il auroit falu qu'un Citoyen eût rendu des services à un Esclave, à un Locataire, à un Etranger. Cette idée choquoit l'esprit de la liberté Grèque. Aussi *Platon* (d) veut-il dans ses Loix qu'on punisse un Citoyen qui seroit le Commerce.

On étoit donc fort embarrassé dans les Républiques Grèques. On ne vouloit pas que les Citoyens travaillassent au Commerce, à l'Agriculture ni aux Arts; on ne vouloit pas non plus qu'ils fussent oisifs (e). Ils trouverent une occupation dans les exercices qui dépendoient de la Gymnastique, & dans ceux qui avoient du rapport à la Guerre (5). L'Institution ne leur en donnoit point d'autres. Il faut donc regarder les Grecs comme une Société d'Athlètes & de combattans. Or ces exercices si propres à faire des gens durs & sauvages, avoient besoin d'être tempérés par d'autres qui pussent

(1) *Platon*, Liv. 4. des Loix, dit que les Préfères de la Musique & de la Gymnastique, sont les plus importans Emplois de la Cité: & dans sa Répub. Liv. 3. „ Damon vous dira, dit-il, quels sont les sons capables de faire naître la bassesse de l'ame, l'insolence & les vertus contraires „

(2) *Diophante*, dit *Aristote*, Polit. ch. 7. établit autrefois à Athènes que les Artisans seroient esclaves du Public.

(3) Aussi *Platon* & *Aristote* veulent-ils que les Esclaves cultivent les Terres, Loix, Liv. 7. Polit.

Liv. 7. ch. 10. Il est vrai que l'Agriculture n'étoit pas par-tout exercée par des Esclaves; au contraire, comme dit *Aristote*, les meilleures Républiques étoient celles où les Citoyens s'y attachoient; mais cela n'arriva que par la corruption des anciens Gouvernemens devenus Démocratiques; car dans les premiers tems les Villes de Grèce vivoient dans l'Aristocratie.

(4) *Cauponatio*.

(5) *Ars Corporum exercendorum gymnastica, variis certaminibus terendorum pædottibica*. *Aristote*, Polit. Liv. 8. chap. 3.

sent adoucir les mœurs (1). La Musique qui tient à l'esprit par les organes du corps, étoit très propre à cela. C'est un milieu entre les exercices du corps qui rendent les hommes rudes, & les Sciences de spéculation qui les rendent sauvages. On ne peut pas dire que la Musique inspira la Vertu; cela seroit inconcevable: mais elle empêchoit l'effet de la férocité de l'institution, & faisoit que l'ame avoit dans l'éducation une part qu'elle n'y auroit point eue.

LIVRE
QUATRIÈME,

Chap. VIII.

Je suppose qu'il y ait parmi nous une Société de gens si passionnés pour la Chasse qu'ils s'en occupassent uniquement; il est sûr qu'ils en contracteroient une certaine rudesse. Si ces mêmes gens venoient à prendre encore du goût pour la Musique, on trouveroit bientôt de la différence dans leurs manières & dans leurs Mœurs. Enfin les exercices des Grecs n'excitoient en eux qu'un genre de passions, la rudesse, la colère, & la cruauté. La Musique les excite toutes, & peut faire sentir à l'ame la douceur, la pitié, la tendresse, le doux plaisir. Nos Auteurs de Morale, qui parmi nous proscrivent si fort les Théâtres, nous font assez sentir le pouvoir que la Musique a sur nos ames.

Si à la Société dont j'ai parlé, on ne donnoit que des tambours & des airs de trompette, n'est-il pas vrai que l'on parviendroit moins à son but que si l'on donnoit une Musique tendre? Les Anciens avoient donc raison, lorsque dans certaines circonstances ils préféroient pour les Mœurs une mode à une autre.

Mais dira-t-on pourquoi choisir la Musique par préférence? C'est que de tous les plaisirs des sens, il n'y en a aucun qui corrompe moins l'ame. Nous rougissons de lire dans *Plutarque* (a) que les Thébains, pour adoucir les Mœurs de leurs Jeunes-gens, établirent par les Loix un amour qui devoit être proscriit par toutes les Nations du monde.

(a) Vie de
Pelopidas.

(1) *Aristote* dit que les Enfants des Lacédémoniens qui commençoient ces exercices dès l'âge le plus tendre, en contractoient trop de férocité.

